

Hommage à Roger Bernard La solitude de l'intellectuel de fond

Robert Yergeau

Number 108, September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yergeau, R. (2000). Hommage à Roger Bernard : la solitude de l'intellectuel de fond. *Liaison*, (108), 34–36.

Le militant et le chercheur¹

La solitude de l'intellectuel de fond

Robert Yergeau



Roger Bernard

Fatal mercredi 12 juillet 2000 où la mort a frappé haut et fort! En soirée, j'ai téléphoné à Roger Bernard pour m'entretenir en ami et en éditeur de son prochain livre, qu'il voulait singulièrement différent des précédents. Au printemps de 1999, il s'était rendu en France avec son épouse Marie-Claire; de ce voyage quasi initiatique, il avait ramené des carnets de notes, qu'il souhaitait publier. Avec ce livre, il voulait délaissier — pour un temps, à tout le moins — ses travaux coutumiers pour tenter une aventure d'écriture plus intimiste. Il devait profiter de l'automne pour ordonner ses notes. Cet ordre, s'il vient un jour, ne sera pas de lui. Quelques heures après notre conversation, Roger Bernard mourait d'un infarctus à son domicile d'Alexandria.

C'est peu de dire que l'annonce de sa mort m'a stupéfié. Ont resurgi dès lors en ma mémoire les seize dernières années de ma vie comme professeur et éditeur en Ontario français — mais surtout mon amitié (malgré la très grande circonspection avec laquelle, comme l'a poétisé Baudelaire, il faille utiliser un tel mot) pour Roger Bernard.

Comme c'est presque toujours le cas, on ignore au départ que la rencontre d'une personne sera déterminante pour soi. Telle fut le cas de ma rencontre avec Roger Bernard. Au printemps de 1984, j'arrivai à l'Université de Hearst à titre de professeur de littérature. Dès le premier matin, je me rendis à la salle de photocopieuse — reproduction de mon plan de cours oblige! Dans ce lieu guère propice aux échanges intellectuels, je fis sa connaissance. Nous discutâmes pendant plus d'une heure sur la pensée de Pierre Bourdieu, avec en sourdine le bruit intempestif de la photocopieuse qui semblait scander nos échanges déjà animés! Une amitié et une complicité intellectuelle venaient de naître, qu'allaient solidifier nos rencontres, les épreuves (petites et grandes) de l'existence, notre condition de père — la grande aventure du XIX^e siècle selon Malraux... J'appréciais l'homme intègre et passionné



et l'intellectuel ferme dans ses convictions mais jamais dogmatique. Mesurait-il alors tout ce qui nous rapprochait, c'est-à-dire l'essentiel: assumer notre rôle d'intellectuel dans un milieu où, sauf l'enclave que constitue l'Université, on n'en avait cure?

À l'automne de 1987, Roger me fit lire un manuscrit qu'il avait envoyé à plusieurs éditeurs. Certains lui avaient signifié un refus poli; d'autres ne daignèrent pas lui répondre. Je lui lançai que j'allais le publier! Ainsi naquirent les Éditions du Nordir, à Hearst, en 1988: par la publication du premier livre de Roger Bernard, *De Québécois à Ontariens*. Par la suite, le hasard — si tant est qu'un coup de dés jamais ne l'abolisse... — fit que nous nous retrouvâmes à l'Université d'Ottawa, lui à la Faculté d'éducation, moi au Département des lettres françaises. Le Nordir publia en 1991 sa thèse de doctorat, *Le travail et l'espoir. Migrations, développement économique et mobilité sociale Québec / Ontario 1900-1985*, et en 1998 *Le Canada français: entre mythe et utopie*. Je considère comme un honneur d'avoir contribué un tant soit peu au rayonnement de ses travaux, qui constituent des jalons importants dans le paysage intellectuel canadien-français.

J'aimais lui rendre visite à son bureau pour discuter de nos dernières lectures, des questions qui agitaient la société franco-ontarienne; pour parler aussi de nos enfants, des projets d'écriture, des voyages, des cours — et des étudiants qui tantôt nous enchantaient, tantôt nous désespéraient... Je ne doute pas qu'il ne fût apprécié de ses étudiants, qui lui remirent même une médaille à la fin d'un séminaire! D'autres se seraient peut-être gentiment moqués de cette marque ostentatoire d'appréciation ou auraient feint l'indifférence. Au contraire, Roger Bernard était fier de cette médaille, qu'il avait accrochée dans son bureau, non par vanité, non par rodomontade, mais par étonnement devant une telle marque, peu courante, d'estime dans le milieu universitaire. Un jour que je m'étonnais de la fébrilité anxieuse (qu'exacerbait un tempérament d'un naturel inquiet) que provoquait chez lui chaque début de session, je compris par ses propos qu'il considérait comme une tâche presque sacrée de former de jeunes gens, de les mener plus loin dans leur cheminement intellectuel et humain. Passant des heures à annoter leurs travaux, toujours

disponible pour discuter avec eux, il se demandait souvent s'il n'avait pas été trop sévère avec l'un ou trop clément avec l'autre. Tel était le professeur, exigeant envers ses étudiants parce qu'il l'était envers lui-même.

Roger Bernard a été l'un des bâtisseurs intellectuels de l'Ontario français moderne. À ce titre, il est juste de dire que l'Ontario français est en deuil comme l'ont souligné les médias à l'annonce de sa mort.

J'emploie le terme «intellectuel» à dessein pour lui rendre hommage, car la revendication de ce statut en Ontario français ne va pas de soi, même aujourd'hui. Cette fonction crée un malaise qu'aura vécu Roger dans sa vie même. C'est seulement lors de ses études doctorales à Montréal, au début des années quatre-vingt, qu'il put enfin faire sienne sans remords sa fonction d'intellectuel. Sa rencontre avec des intellectuels qui s'affichaient comme tels fut déterminante pour lui: «Et pour la première fois de ma vie, j'ai réalisé que le travail intellectuel — la lecture, l'analyse, l'écriture —, c'était un travail légitime. Ça c'était pour moi une des grandes découvertes de ma vie parce qu'auparavant le travail était dichotomique dans ma vie³», ira-t-il jusqu'à dire plus tard. Cette découverte indique bien ce que j'appellerai la solitude de l'intellectuel de fond en Ontario français dont les recherches et les travaux ne participent pas de la culture dominante, ne sont pas de facto pris en charge par une culture forte.

Pugnace, Roger Bernard n'a pas craint, au nom des plus hautes exigences de la liberté intellectuelle, de provoquer le milieu intellectuel canadien-français qu'il jugeait par moments pusillanime: «Assez de complaisance et de courbettes! Redressons-nous! L'heure est aux défis, des défis méthodologiques et intellectuels. Fini le misérabilisme de ces pauvres chercheurs des communautés minoritaires [...]»³. Le profond engagement de Roger Bernard à l'endroit de la communauté franco-ontarienne ne l'a jamais incité à adopter un discours contraire à ses analyses sociologiques. Même s'il partageait viscéralement les combats (à preuve, son engagement pour la survie de l'hôpital Montfort) de sa communauté, il n'a jamais laissé ses sentiments interférer dans ses démonstrations intellectuelles, qui heurtaient ceux qui eussent souhaité un peu plus d'optimisme. Le militant était sans doute optimiste; mais le cher-



Roger Bernard, *De Québécois à Ontariens*, essai, Le Nordir, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, 1996, (éd. Originale: 1988), 186 pages, Prix Omer-Legault, 1988.

«Assez de complaisance et de courbettes! Redressons-nous!»

cheur, qui décortiquait les données démographiques et analysait les phénomènes de l'endogamie et de l'exogamie, de l'assimilation, de la déculturation, des transferts linguistiques et du bilinguisme, assenait des jugements réalistes quant à moi, pessimistes selon d'autres, fatalistes enfin pour certains, sur le devenir de la communauté franco-ontarienne. Certes, des propos comme ceux-ci ne sont guère réjouissants: «L'Ontario français est à bout de souffle, malade de son assimilation galopante, de sa fécondité fléchissante et de son vieillissement inquiétant. Les misères françaises ne s'arrêtent pas là. La francophonie ontarienne est aussi malade de sa francité qui s'étirole, de sa langue qui s'abâtardit et de son bilinguisme qui prend les allures d'un cheval de Troie!» Mais est-ce une raison pour ne pas les entendre, pire pour vouer aux gémonies celui qui les soutient, surtout s'ils reposent sur une longue analyse des enjeux sociaux?

L'un de ses principaux chevaux de bataille conceptuels porte sur ce qu'il considérait «la secondarisation de la langue française» des francophones:

«La langue française et la culture canadienne-française sont des valeurs dominantes si elles sont rattachées à la connaissance et à la maîtrise de l'anglais. La francité est alors légitimée par le bilinguisme; elle n'est pas en elle-même une valeur fondamentale. [...] Pour de nombreux jeunes Franco-Ontariens, le français demeure la langue maternelle, mais il devient effectivement une langue seconde, enseignée comme un outil de communication, mais un outil plus ou moins efficace dans le contexte ontarien. Inconsciemment et naturellement, l'anglais, qui était au point de départ la langue seconde, se transforme subrepticement en langue première [...]. De la bilinguisation de l'univers culturel, nous passons maintenant à la secondarisation de la langue française.»⁵

Pour lui le constat était implacable: «Dans l'univers du bilinguisme, le français, langue maternelle, qui est normalement porteur de la culture française, est devenu effectivement une langue seconde et l'anglais, la langue première»⁶. Comment peut-on lui donner tort, surtout à la lumière de certains passages du mémoire que le gouvernement Harris a déposé en Cour d'appel de l'Ontario le vendredi 14 juillet contre le jugement de la Cour divisionnaire de l'Ontario qui ordonnait le maintien de tous les services offerts par l'hôpital Montfort? Si je me fie au texte de la Presse canadienne, «des avocats du gouvernement de l'Ontario indiquent que les jeunes francophones veulent travailler dans un environnement bilingue et qu'il leur importe peu de se faire soigner dans leur langue maternelle»⁷. Ces avocats se rendent-ils compte qu'un tel raisonnement conduit justement à ce que dénonçait Roger Bernard?

Je repense avec émotion à l'été de 1990 alors que Roger eut la générosité de m'accueillir chez lui pendant quelques jours. Un soir, nous eûmes une con-

versation sur la vie, la mort, les enfants, le destin. Émus, nous nous donnâmes la main. Lui ai-je dit alors que cette main tendue au-dessus du vide passager de mon existence me fut d'un précieux secours?

Un jour, à Hearst, je lui appris l'existence d'un de ses homonymes, résistant français fusillé par les Allemands durant le Deuxième Guerre mondiale. René Char lui a consacré un poème en prose d'une beauté déchirante: «Il est tombé comme s'il ne distinguait pas ses bourreaux et si léger, il m'a semblé, que le moindre souffle de vent eût dû le soulever de terre.» Puisses-tu, Roger, avoir connu à l'instant fatal, après le sombre et terrible éclatement des artères, cette légèreté de l'être, ce souffle euphorique par quoi l'âme et la conscience revêtent en un éclair un corps de gloire!

Selon ses dernières volontés, les cendres de Roger Bernard seront dispersées lors d'une tempête de neige au-dessus d'Hallébourg, village situé tout près de Hearst où il demeurerait avant son déménagement à Ottawa. Que la neige poudreuse et tournoyante porte ses cendres très haut; que ses cendres mêlées à la neige se métamorphosent en une aurore boréale — cette danse aérienne et mystérieuse que j'ai contemplée pour la première fois au-dessus de chez lui une nuit d'émerveillement stellaire —, qui nous marque pour toujours d'une vive clarté.

Après ses funérailles à l'église Sacré-Cœur, j'ai marché jusqu'à son bureau. Une rose rouge était au garde-à-vous à sa porte. J'ai été ému aux larmes devant ce symbole éphémère et dérisoire d'une blessure pérenne. ●

Notes

- «Nous sommes francophones, parfois militants, et parfois aussi chercheurs.» («Proposition pour la création d'un Institut de recherche et d'analyses sociales», *États généraux de la recherche sur la francophonie à l'extérieur du Québec*, textes réunis par Yolande Grisé, Ottawa, PUO, «Actexpress», 1995, p. 221.
- «Roger Bernard», *L'Ontario se raconte*. De A à X. Entrevues radiophoniques réalisées et présentées par François-Xavier Chamberland, Toronto, Gref, «Dont actes», 19, 1999, p. 416.
- «Réflexions critiques d'un chercheur», *La francophonie ontarienne, bilan et perspectives de recherche*, sous la direction de Jacques Cotnam, Yves Frenette, Agnès Whitfield, Ottawa, Le Nordir, 1995, p. 327.
- «Avant-propos». *De Québécois à Ontariens*, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Ottawa, Le Nordir, p. 9.
- «Réflexions critiques d'un chercheur», op. cit., p. 337-338.
- «Du social à l'individuel: naissance d'une identité bilingue», *La question identitaire au Canada francophone*. Récits, parcours, enjeux, hors-jeux, sous la direction de Jocelyn Létourneau avec la collaboration de Roger Bernard, Sainte-Foy, PUL / CEFAN, 1994, p. 161.
- Presse canadienne, «Le gouvernement Harris en appel dans la cause Montfort. L'Ontario n'a pas la responsabilité de freiner l'assimilation des francophones», *L'express*, semaine du 18 au 24 juillet 2000, p. 1.

Robert Yergeau est professeur au département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa. Il est également fondateur et co-directeur des Éditions du Nordir.

ROGER
BERNARD

LE CANADA FRANÇAIS :
entre mythe et utopie

— LE NORDIR

Roger Bernard,
*Le Canada français :
entre mythe et utopie*,
essai, Le Nordir, 1998.